

CHAPITRE XXXV.

LES GAGES DE TENDRESSE.

Le salon de Simon Legree était une vaste pièce avec une large cheminée ; le riche papier dont elle avait été tendue avait perdu ses couleurs éclatantes et se détachait par lambeaux des murs dégradés. Ce séjour avait l'odeur malsaine qui résulte de l'humidité et de la moisissure, et qu'on remarque souvent dans les vieilles maisons fermées. Le papier était souillé de taches de bière et de vin, ou de chiffres faits à la craie. Dans le foyer brûlait un feu de charbon ; car quoiqu'il ne fit pas froid, les soirées semblaient toujours humides et glaciales dans cette grande chambre. D'ailleurs, il fallait que Legree allumât ses cigares et fit chauffer de l'eau pour ses grogs. Les lueurs qui partaient de lâtre éclairaient un amas confus de selles, de brides, de harnais, de pardessus et de vêtements divers étalés ça et là dans la chambre. Les chiens dont nous avons parlé s'étaient établis au milieu de cet amas informe d'objets de toutes sortes.

Legree était occupé à se faire du punch, et versait dans son verre l'eau que contenait une bouilloire ébréchée.

—Malédiction sur ce Sambo ! se disait-il ; faut-il qu'il me brouille avec mes nouveaux esclaves ! Ce Tom est incapable de travailler d'ici à huit jours, et nous sommes au moment de la récolte.

—C'est de votre faute, dit une voix qui partait de derrière sa chaise.

C'était Cassy, qui était entrée pendant son soliloque.

—Oh ! vous voilà, diablesse ! vous êtes de retour ?

—Oui, répondit-elle froidement ; mais je prétends agir comme il me plaira.

—N'y comptez pas, vieille rosse ; je vous tiendrai parole. Comportez-vous bien, ou restez au quartier et travaillez avec les autres.

—J'aimerais mieux mille fois vivre dans le plus sale trou du quartier que de vivre sous votre joug.

—Vous êtes pourtant forcée de le subir, répondit Legree en ricanant. Asseyez-vous donc là, ma chère, et parlons raison.

—Simon Legree, prenez garde, dit la femme, dont les yeux étincelèrent d'une lueur sinistre. Vous avez peur de moi, et vous avez raison. Mais, je vous le répète, tenez-vous sur vos gardes, car le diable me tente.

—Je n'en doute pas, dit Legree en la repoussant d'un air inquiet. Au fait, Cassy, pourquoi ne serions-nous pas bien ensemble ? pourquoi ne me traiteriez-vous pas amicalement comme d'habitude ?

—Comme d'habitude ! dit-elle avec amertume. Puis, elle s'arrêta brusquement, dans l'impossibilité d'exprimer les émotions qui l'assiégeaient.

Cassy avait toujours eu sur Legree l'influence qu'une femme énergique et passionnée exerce sur l'homme le plus brutal. Elle était devenue de jour en jour plus irritable, et ses emportements prenaient parfois le caractère de la folie. Ces dispositions la rendaient redoutable à Legree, qui, comme tous les hommes ignorants et grossiers, avait pour les sous une horreur superstitieuse. Quand Legree avait amené Emmeline à la maison, un sentiment de dignité féminine s'était réveillé dans le cœur de Cassy. Elle avait pris le parti de la jeune fille, et avait eu avec son maître une vive discussion. Legree en fureur avait juré que, si elle ne s'apaisait pas, elle irait travailler aux champs. Cassy avait fièrement déclaré qu'elle s'y rendrait de son plein gré, et, comme nous l'avons vu, elle avait épluché du coton toute la journée pour prouver combien elle était au-dessus des menaces.